



Bernard da Costa : L'AUTEUR ENTRE CHIEN ET LOUP.

Après dix années d'enthousiasme, de colère aussi, d'inventions, de luttes pour se faire entendre, et d'écriture pratiquement ininterrompue, la création de Bernard da Costa semble marquer une pause. Pourquoi cet arrêt ? Déception ? Il ne semble pas. Fatigue ? Sans doute un peu ; le métier use et il est un moment où l'organisme le plus robuste réclame un répit. Il parle d'un certain vertige aussi devant les manuscrits accumulés dont une si faible partie, finalement, ont trouvé leur aboutissement à la scène : "Je ne veux pas avoir derrière moi un passif de cinquante trois pièces que moi-même n'arriverai même plus à relire... parce qu'on finit par dériver. Je ne veux pas être à la dérive..." Il dit cela de son ton à la fois vif-amère et quelque peu agressif, mais l'instant d'après on comprend par une remarque, une attente, un projet, qu'il suffirait d'un rien pour que, de nouveau, certains de ses rêves tentent de s'incarner.

Frustration, Agressivité.

Agressif, en tous cas accrocheur, Bernard da Costa tient cela de son tempérament, mais aussi de cette nécessité vitale qui le pousse à s'affirmer. A partir d'une frustration dont il a conscience il ne comprend pas comment les gens sont finalement aussi calmes au dehors, pourquoi ils ne s'insultent pas ou ne se battent pas davantage ? Pour lui son théâtre canalise sa révolte et ses cris car si la vie est épouvantable, le milieu du théâtre, à son avis, est encore pire que la vie ! Il en parle d'expérience depuis le temps qu'il le pratique dans tous les sens.

Auparavant, et très tôt, il quitte sa province natale et sa famille, ne pouvant envisager de faire sa vie au sein de l'entreprise de mécanique paternelle à laquelle tout le destine. De cette rupture, née à la fois d'un sentiment d'ennui insurmontable et d'un besoin obscur d'être lui-même, naît peu à peu l'écrivain. Non sans avatar.

Au début, c'est la recherche bien terre-à-terre d'un moyen de subsistance. Il tente le journalisme à Paris et se retrouve dans le nord de la France à s'occuper de

faits divers insupportables. Dans le nord, comme s'il convenait de mettre le plus grand nombre de kilomètres de distance entre son midi d'origine et ses frustrations de jeune incompris. Quelques années passeront ainsi, sans gloire. S'il se rend vite compte que le journalisme n'est pas sa vraie voie, l'écriture reste son objectif : "un écrivain est une personne qui existe, socialement, je voulais exister, je voulais faire quelque chose et le plus facile, quand même, c'était de prendre un papier, un stylo et d'écrire..." Ce sentiment est tellement enraciné en lui qu'il n'essaiera jamais d'être comédien, par exemple, et ce serait intéressant de connaître à quelle impression de l'enfance, véhiculée par sa famille et son milieu, il doit cette image aussi assurée de l'écrivain-valeur-sociale.

Le plaisir du dialogue.

Très honnêtement il reconnaît la pauvreté de ses motivations au départ. Rien dans cette vocation "littéraire" qui puis se rapprocher de l'image idyllique du futur grand écrivain, touché un jour par le style ou la magie d'un Shakespeare, d'un Molière ou d'un Claudel... Pour être authentique, sa vocation d'écrivain n'est pas de cet ordre et qu'il importe ! C'est après avoir tenté d'écrire quelques romans - composés à la première personne du singulier - qu'il s'aperçoit que l'expression par le dialogue le satisfait. Dialogues de personnages mais aussi dialogue avec lui-même. Depuis, il ne cesse d'écrire pour le théâtre. "Affirmé socialement, je crois l'être de moins en moins, pourtant je sais ce que je suis. Je n'ai plus d'incertitude sur moi-même... Je sais pourquoi je suis sur terre. Je sais même quand une de mes pièces ne plaît pas, pourquoi elle ne plaît pas. Je suis très conscient de ce que je fais ; beaucoup plus qu'avant...".

La première pièce naît à Vienne où, comme journaliste, il s'est mis en tête d'interviewer Karajan. Il ne parviendra pas à le rencontrer mais découvre autour du Maître tout un monde où les gens parlent de tout, sauf de Karajan. Il est frappé par ces bribes de dialogues, par ces

têtes et compose sa **Messe pour un sacre viennois**. Le coup d'envoi est donné et, avec lui, la découverte progressive d'un univers insoupçonné.

Il découvre ainsi, dans ses vingt ans, une vérité banale, qui le surprend pourtant, ce jeune provincial naïf, à savoir que du manuscrit à la scène la distance peut être infinie et le temps démesuré. Car ses premiers manuscrits n'ont aucun succès. Pendant quelques années il tente sa chance par les voies traditionnelles : envoi de textes aux directeurs et metteurs en scène... et nulle réponse. Seulement da Costa est un actif, un accrocheur et s'il ne croit pas nécessairement à la valeur dramatique ou littéraire de ses productions il garde au cœur la conviction qu'il doit parvenir à se faire entendre. Allant jusqu'au bout : de se faire entendre par ses propres moyens, puisque, pour l'instant, personne ne semble tellement désireux de le faire pour lui. Ce sera la création du premier café-théâtre.

A l'entrée du Café-Théâtre.

Nous sommes en 1966, il a vingt-six ans. Il lit dans une revue américaine qu'à New-York, des comédiens jouent dans des lieux très divers, y compris des cafés. Il se lance sur cette idée, passe une annonce dans un journal de l'hôtellerie au nom d'un groupe de jeunes (encore inexistant d'ailleurs) et l'accord s'étant fait après la réponse positive d'un café boulevard Raspail il doit bien continuer d'avancer. Il en parle autour de lui, de comédien en metteur en scène, de camarades en inconnus et, finalement, Philippe Adrien commence le premier parce que lui travaille déjà avec une petite équipe. Le mouvement était lancé et peu à peu Pierre Spivakov montait dans ce lieu la première pièce de Bernard da Costa **Trio pour deux canaris**. Un spectacle qui, il faut le reconnaître, a bien marché.

Fait surprenant, et de grande importance, il s'est trouvé que cet interstice à peine entr'ouvert a permis l'éclosion en quelques mois du mouvement d'auteurs que l'on connaît. La formule du café-théâtre